

**YVES RAVEY**

**Monparnasse  
reçoit**



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***



# Monparnasse reçoit

DU MÊME AUTEUR



Bureau des illettrés, *roman*, 1992

Le cours classique, *roman*, 1995

Alerte, *roman*, 1996

Moteur, *roman*, 1997

*Aux Editions Gallimard*

La table des singes, 1989

YVES RAVEY

# Monparnasse reçoit



LES ÉDITIONS DE MINUIT  
OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© 1997 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

PERSONNAGES :

Andy Zwéga

Willa Clausewitz

Eléonore Arpentigny

Brad Palance

Madame Kornblique

Fitch Nantucket

Madison, dit Le Macchab





## ACTE I

### SCÈNE I

*Andy Zwéga est à côté de Willa. Ce qu'il a à dire le pré-occupe au point qu'il ne peut pas ne pas s'en délivrer.*

ANDY. – Je vous répète, ai-je dit à la directrice de la crèche, que je ne mettrai jamais mon enfant dans votre établissement, pour la bonne et simple raison que jamais je ne supporterai qu'il vive dans pareille ambiance, et j'ai ajouté ceci, que ma femme a une tête de mort. Malheureusement, la directrice de la crèche a seulement retenu de mon discours que ma femme a une tête de mort ; elle s'est étonnée de ce que je puisse dire de ma femme, n'est-ce pas, Willa ? qui est vivante, bien vivante, n'est-ce pas ? qu'elle a une tête de mort.

Une tête de mort, ai-je ajouté, cela veut dire, cela signifie que, si vous la contemplez de la tête aux pieds, madame la directrice, ai-je ajouté, vous pouvez, cela est de l'ordre du possible, considérer son squelette à travers ses habits,

et cela signifie que peut vous apparaître, si elle sourit, que c'est son crâne qui sourit, que n'existe plus, en face de vous, qu'une mâchoire délivrée de sa chair, et cela, voyez-vous, est insupportable...

En réalité, de l'endroit où je me trouvais, une pièce faiblement éclairée par une simple ampoule, qui crachait un maximum de soixante watts, j'observais Willa qui, ne disant rien, vivait dans la perspective d'avoir un enfant. A cet enfant devrait échoir de passer ses journées dans l'établissement horrible où nous nous trouvions, où règne, ai-je dit, une ambiance confinée qui évoque l'atmosphère d'une morgue d'hôpital, ce qui n'est, vous en conviendrez, ai-je dit à la directrice de la crèche, pas une atmosphère pour un enfant, car tout ici, ai-je poursuivi, confine à la mort, dans ce qu'elle contient de dénuement égoïste, en effet, ai-je pensé par la suite, regardant Willa qui contemplait de son côté le visage de la directrice qui avait une tête de héron sous mescaline, en effet, le visage de Willa ne vaut pas mieux que celui de la directrice de la crèche, lequel visage était éclairé par la faible lueur que dispensait un vasistas à vitre dépolie...

Nous étions dans le bureau de direction, sur les murs étaient collées des images d'ours en peluche et des photographies représentant des oiseaux et des nids contenant des oisillons, je contemplais cette incapable notoire qui est devenue directrice de crèche sur dossier, et non sur concours, que je ne connaissais pas, donc, qui venait de je ne sais où, d'un autre établissement, public sans doute, et plutôt que de lui dire : c'est votre établissement qui sent

la mort, cette pièce que vous habitez et que vous avez décorée dans le seul but de la rendre agréable, donne à respirer une odeur de mort, chère madame, eh bien, plutôt que de lui dire cela, je me suis tu...

Mais vous n'avez pas d'enfant ? m'a-t-elle demandé, et j'ai ajouté que c'était impossible, que de toute façon, jamais mon enfant ne passerait plus de dix minutes, plus de cinq minutes, ai-je ajouté, dans cet endroit, voilà ce que j'ai à vous dire, un point c'est tout, je suis heureux avec Willa, ce que vous me dites n'y changera rien, madame la directrice, n'ayez aucune illusion sur ce plan. J'ai claqué la porte... Ensuite, tout est allé très vite, nous avons franchi le seuil d'un restaurant. C'était terrifiant, nous nous sommes installés à table et Willa m'a annoncé qu'elle voulait rompre, sans doute ne mesurait-elle pas la portée de son acte, c'est définitif, m'a dit Willa...

C'est à partir de là que tout a commencé. J'ai pensé à Fitch, à mon ami Fitch, et je me suis dit, sacré Fitch, sacré tête de con de Fitch, ai-je dit à Willa dans le restaurant, puis j'ai pensé à Brad, et ensuite j'ai dit à Willa que je préférerais partir, qu'il valait mieux que je prenne l'air, c'est définitif, disait-elle, comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé, et donc, les premières secondes, je ne l'ai pas crue, j'ai pensé au bébé, j'ai pensé à la directrice de la crèche, il y avait Fitch qui hantait mon esprit, j'ai pensé que jamais je n'aurais dû les rencontrer, ni Willa ni Fitch, qu'il n'était pas question que j'abandonne en si bon chemin, mais que jamais je n'aurais dû faire un pas dans cet endroit où j'ai rencontré Fitch. Fitch ! Espèce d'ordure,

ma vieille poubelle ambulante, mon copain, la pute des jours de paye, mon gros chat qui m'a roulé dans la farine, Fitch... ! Je te somme de venir, ne me laisse pas, ne nous abandonne pas... ! Fitch ! la crapule de Fitch, ma petite ordure qui va venir, inévitablement qui va venir, qui ne perd pas son temps quand il s'agit de son copain Andy, tu connais Andy ? espèce d'ordure, allez ! viens... !

Et puis, je suis sorti du restaurant, en marchant droit, le plus droit possible. Je savais que Willa m'observait tandis que je franchissais le seuil du restaurant, en sens inverse cette fois, en réalité elle étudiait mes réactions, c'est ça Willa, ça étudie les réactions. Je lui ai lancé en pleine gueule, au milieu des convives, que de toute manière je n'en avais rien à foutre, je lui ai dit, je vais me glisser dans les draps glacés, voilà ce que je vais faire, oui, dans les draps glacés, et je vais attendre le matin. A ce moment-là, j'ai aperçu un type en habit noir, un serveur je crois, qui m'a demandé de conserver mon calme, et mon sang-froid, a-t-il dit, si cela était possible que je conserve mon calme, mais évidemment, lui ai-je crié en pleine figure, évidemment, connard, que je vais garder mon sang-froid, n'est-ce pas, Willa ? ai-je crié à l'adresse de Willa qui me contemplait, l'air très sérieux de l'autre côté de la salle. Voilà... J'ai ajouté que j'allais partir. Pour ce faire j'ai ouvert la porte et j'ai regardé encore, encore, Willa était toujours là, j'ai hurlé : Fitch a l'honneur de la soirée ! Fitch est présent partout. Je l'aimais comme un cinglé, un vrai cinglé que j'étais devenu aux pieds de Willa.

## SCÈNE II

*Andy. Devant une porte haute. Boiserie ouvragée. Un rat qui serait sorti de son égout.*

*Coup de sonnette. Il est complètement affolé par le fait qu'il vient de sonner.*

*Des pas, lents. Cela rassure Andy, qui doit certainement apprécier que quelqu'un chez qui il sonne marche avec difficulté.*

LA VOIX. – Oui.

ANDY. – Monsieur Zwéga, Andy Zwéga, je suis venu pour l'annonce.

LA VOIX. – Qui êtes-vous ?

ANDY. – Je suis venu pour l'appartement à louer, j'ai lu sur le journal de petites annonces votre nom, et votre adresse, l'agence m'a prévenu, ils m'ont dit de venir assez tôt. Je peux entrer, si cela ne vous dérange pas ?

LA VOIX. – Cela ne me dérange pas.

*Andy attend. Rien. Puis rien. Encore. Temps interminable pour Andy.*

ANDY. – Je suis toujours là, madame, si vous le désirez, je peux revenir.

LA VOIX. – Non.

ANDY. – Dans ce cas, je suppose que vous avez toujours cet appartement à louer... ? C'est à l'agence, ils m'ont dit.

LA VOIX. – Il est à louer, toujours ! l'agence a raison.

ANDY. – Si vous le désirez, je peux me mettre sous la lumière, quoique l’ampoule ne donne pas très fort, c’est du soixante watts, je parie, c’est assez sombre ici, là, à cet endroit, me voyez-vous ? Sérieusement, me voyez-vous ? Andy Zwéga, je m’appelle. Si vous voulez, vous pouvez ouvrir.

LA VOIX. – Tout de suite.

ANDY. – Je vous remercie, madame.

*Nouveau temps interminable pour Andy. Personne.*

ANDY. – Peut-être je me suis trompé de porte, je suis chez madame Eléonore Arpentigny, c’est bien cela ?

LA VOIX. – Oui, c’est ici, attendez une seconde.

ANDY. – C’est que, je ne sais comment vous dire, comment vous exprimer ceci, que je patiente depuis quelque instant, et qu’en aucun cas je ne veux vous déranger, je veux dire que, si vous ne pouvez pas me recevoir, je peux revenir dans dix minutes.

LA VOIX. – Non, non, attendez quelques secondes.

*Attente, de nouveau.*

ANDY. – J’ai lu votre nom sur la boîte aux lettres, madame, mais il y a un deuxième nom, et un deuxième prénom, c’est pourquoi à un moment donné je me suis demandé si je n’avais pas commis d’erreur, si je n’avais pas sonné, j’allais dire signé, chez madame Gene Austen, puisque c’est marqué sur la boîte aux lettres : Gene Austen, ou alors, s’il n’y aurait pas quelqu’un d’autre du même nom, je n’en sais rien, qui habiterait chez vous, et qui serait

madame Gene Austen, qui elle, par contre, ne loue peut-être pas d'appartement, ce qui reviendrait à dire que vous êtes peut-être madame Austen, dans ce cas je vais prendre congé.

LA VOIX. – Vous êtes chez madame Arpentigny, et madame Arpentigny va vous ouvrir.

ANDY. – Ou alors vous ne m'avez pas assez étudié en détail, à cause de cette lumière, à travers le judas, regardez-moi, je vous ai donné mon nom, mon prénom, je suis susceptible de tout entreprendre pour louer votre appartement, admettons par exemple qu'il y ait un jour une grève des éboueurs, c'est moi qui viderai les poubelles, de tout l'immeuble, ce n'est pas un problème, ceci pour signifier que tout est en ordre.

LA VOIX. – J'ouvre.

*Attente. Interminable. Le verrou. La porte qui joue sur son huis. Deux escaliers : un escalier monte, un autre descend. Les escaliers sont déserts. La porte est ouverte.*

*Eléonore apparaît. Un cadavre : robe de chambre, cheveux plus ou moins défaits.*

ELÉONORE. – Tenez, ici, monsieur Zwéga, nous serons mieux pour parler. Vous dites que vous venez au sujet de l'appartement. C'est déjà loué, je suis désolée. En principe, l'agence m'envoie des locataires l'après-midi, et non le matin. Ce qui m'étonne, c'est que cette fois ils n'ont pas respecté les consignes. Tenez, asseyez-vous. J'aimerais d'abord savoir qui vous êtes, voyez-vous, cela est indispensable, en effet vous me paraissez venir de l'agence, mais,

d'abord, vivez-vous seul ? ou vivez-vous avec quelqu'un ?

ANDY. – Avec Willa.

ELÉONORE. – Un homme ?

ANDY. – Non, non, Willa, c'est mon amie, nous habitons ensemble depuis très longtemps.

ELÉONORE. – L'âge ?

ANDY. – De Willa ?

ELÉONORE. – Oui, monsieur.

ANDY. – Vingt-cinq.

ELÉONORE. – Vous vous disputez ?

ANDY. – Jamais.

ELÉONORE. – Tout est parfait.

ANDY. – Willa ne me quitte jamais.

ELÉONORE. – Est-elle française ?

ANDY. – Vous voulez dire, française ? Si elle est française ?

ELÉONORE. – C'est à cause du prénom.

ANDY. – Elle est française, pas de problème, elle est française, Willa, il n'y a pas plus français. En réalité, elle a une chambre en ville, mais elle vient souvent me voir, de fait c'est comme si elle habitait avec moi.

ELÉONORE. – Très bien, monsieur Zwéga, voilà qui est rassurant, dans ce cas je suppose que vous aimez la musique ?

ANDY. – La musique ? bien entendu que j'aime la musique, la musique, j'adore, je suis sacrément dingue de musique, vous ne pouvez pas imaginer, mes amis me disent toujours, dis donc, Andy, avec toi, ce qui est bien, c'est que tu aimes la musique, si vous voulez je peux vous don-



ner des preuves du fait que j'adore la musique, des billets de concert, ou des factures de disques compacts, j'en achète souvent, je ne donne pas de cours de musique, par contre, si c'est ce à quoi vous pensez, j'en suis désolé.

ELÉONORE. – Justement.

ANDY. – C'est-à-dire ?

ELÉONORE. – Je ne voudrais pas voir l'escalier envahi par les élèves de mon locataire, de mon locataire supposé, qui donnerait des cours de musique, cela est impossible, la personne que j'ai fait mettre à la porte la semaine dernière donnait des cours de solfège, violon, piano, c'est pourquoi je vous demandais si vous aimiez la musique, ce professeur avait transformé l'immeuble en conservatoire, ce qui est la plus détestable des choses, étant donné que la musique se faisait entendre, de partout, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, nous nous sommes plaints, madame Kornblique, qui habite en bas s'est plainte également, si bien que je l'ai mis à la porte.

ANDY. – J'aime la musique, certes, mais je n'aime pas toute la musique. C'est mon côté discret et antimusical qui vous parle cette fois. Pour moi, c'est le silence, et vider les poubelles en cas de grève des éboueurs, mon genre, c'est poubelle, et parfois, parfois, un peu de musique, à la radio, ou ailleurs, jamais à la maison, je n'aime pas la musique, du moins, s'il vous paraît indispensable de ne pas avoir à entendre parler de musique, je suis prêt à agir de telle sorte que vous n'entendiez jamais une seule note de musique sortir d'une de mes fenêtres. Non, ce qui m'intéresse par contre, si vous me permettez, si nous parlons de votre

immeuble, c'est sa situation, je travaille à la station Agip, en haut de l'avenue, ce n'est pas loin.

ELÉONORE. – Et Willa ?

ANDY. – Barmaid, ou vendeuse.

ELÉONORE. – Des enfants ?

ANDY. – Non. Jamais d'enfants.

ELÉONORE. – Elle, pas vous.

ANDY. – Elle n'a pas d'enfant, et je n'ai pas d'enfant.

ELÉONORE. – Mais peut-être a-t-elle des enfants d'un précédent mariage, peut-être, elle, de son côté, je veux dire cette Willa, ne vous en a rien dit, et peut-être en va-t-il de même pour ce qui vous concerne.

ANDY. – Ni elle ni moi n'avons d'enfants, je vous le certifie.

ELÉONORE. – Animaux ?

ANDY. – Non.

ELÉONORE. – Travail ?

ANDY. – Station Agip.

ELÉONORE. – ...

ANDY. – Pompiste.

ELÉONORE. – Mon Dieu ! Mon œuf !

*Elle disparaît.*

ANDY. – Mon dieu... Mon œuf... Vingt mille francs le tapis ! dix mille le vase, vingt mille balles. Ce n'est pas possible, tu l'as entendue, Willa ? mon dieu, mon œuf ! Ma chère Willa, jamais nous n'aurons d'appartement digne de ce nom, je vais te dire une chose, elle est partie téléphoner à l'agence, ils sont en train de lui répondre qu'ils

n'avaient pas le choix, que c'est à elle de décider, et elle leur réplique que c'est déjà tout décidé, pas de problème, mon œuf ! mon œuf, ma chère Willa, je vais te dire une autre chose, ici, ça sent l'encaustique, la cire, les médicaments, et ça sent surtout le brûlé. Elle m'a demandé si tu étais française, je lui ai dit, oui, bien entendu, Willa est française, Willa est française, n'est-ce pas merveilleux, Willa ? qu'on en vienne à parler de toi pour me demander si tu es française, alors j'aurais dû dire que tu es tchèque, ou camerounaise, homosexuelle camerounaise. Willa, c'est la vie, je pense à Brad, Willa, il faut que je lui parle de Brad, ensuite, tout ira bien, tu verras, on sera sortis d'embarras, j'aimerais te dire, que je vais faire attention à la station-service. Quant à Brad, je vais lui promettre que je serai toujours à ses côtés, n'est-ce pas, Willa ?

*Eléonore surgit, une casserole en émail, au fond carbonisé, tenue à bout de bras. Fumée. Andy se précipite vers une fenêtre.*

ANDY. – Ca y est, c'est ouvert !

ELÉONORE. – La caution, vous avez pensé à la caution ?

ANDY. – J'avais complètement oublié le problème de la caution.

ELÉONORE. – C'est trois mois de loyer, et deux mois d'avance. La minuterie est en panne, je ne sais si vous vous êtes rendu compte que ma minuterie est en panne, je ne gère plus le temps de cuisson de mes œufs à la coque. Je suppose que vous aimeriez visiter l'appartement. Dans ce cas, vous reviendrez un autre jour, disons demain, par

exemple, oui, demain. Rien ne presse. Venez avec la caution. Vous payerez en liquide, c'est plus simple, ça permet de discuter les yeux fermés, monsieur Zwéga.

### SCÈNE III

ANDY. – J'ai l'argent du loyer, madame Arpentigny, ici, dans ma poche.

ELÉONORE. – Et la caution ?

ANDY. – J'ai également l'argent de ma caution, c'est deux mois.

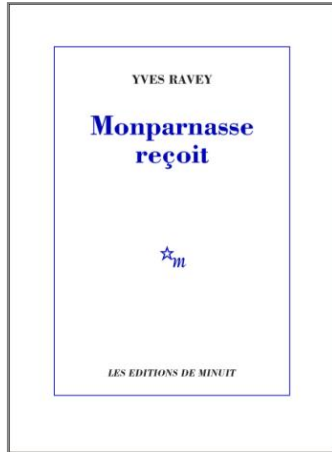
ELÉONORE. – Trois mois, et juillet, il faut payer avant le cinq du mois, entre le premier et le cinq, toujours en liquide, ici, c'est la loi, je vous donne un reçu avec timbre fiscal, il n'y a jamais de problème.

ANDY. – Mais pourquoi y aurait-il problème, madame ? La seule chose, c'est que j'aimerais voir l'appartement, cette fois, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

ELÉONORE. – C'est refait à neuf, vous allez voir par vous-même. Ici on n'y voit pas très bien, mais à l'intérieur c'est ensoleillé. Doucement, cher monsieur, je ne suis pas certaine que l'appartement ait été nettoyé, s'il l'a été tout est en ordre, s'il ne l'a pas été je vous demanderai de vous en occuper, le précédent locataire est parti il y a peu de temps. Je pense que c'est comme Versailles, ou à peu près, ou comme Schönbrunn, personne ne peut se vanter d'avoir

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
HUIT SEPTEMBRE MIL NEUF CENT QUATRE-VINGT-  
DIX-SEPT DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE  
ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)  
N° D'ÉDITEUR : 3174  
N° D'IMPRIMEUR : 970903

Dépôt légal : septembre 1997



Cette édition électronique du livre  
*Monparnasse reçoit* d'Yves Ravey  
a été réalisée le 12 décembre 2012  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707316066).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707326393